Document generated on 06/04/2025 5:07 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'exil volontaire ou la fille dévastée

D. Kimm

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15292ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kimm, D. (1986). L'exil volontaire ou la fille dévastée. *Moebius*, (29), 63–70.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

D. KIMM

L'exil volontaire ou la fille dévastée

Je ne saurais pas vous expliquer la chose clairement mais au début, il y a surtout une désarticulation généralisée du corps et de l'esprit. Le corps reste fixe alors que la pensée fonctionne à une vitesse folle — un monstre déchaîné. Les choses, les gens, les souvenirs et les gestes se bousculent, se piétinent. On explose mais le corps reste paisible. On médite sans fin sur certaines questions capitales. Assise sur un banc de pierre à la fin du jour, on pense: quand la marée monte ici, est-ce qu'elle descend proportionnellement ailleurs?

> **Vous n'entendez même pas le monsieur qui parle à côté de vous, qui vous parle à vous, vous demande d'aller vous coucher avec lui dans un grand lit à lui, vous dit qu'il sait ce qu'une fille comme vous a besoin, vous promet monts et jouissances, et aussi de l'argent, mais vous n'entendez rien... ni à l'argent.**

Et parfois c'est le contraire. Le corps bouge, le corps hurle et on court comme une folle, de ville en ville, de gare en gare. Mais la tête est complètement vide, la tête est aveugle. On marche dans les rues d'une ville qu'on ne connaît pas, dans les rues mouillées qu'on n'a jamais vues, on enfile les rues, les escaliers étroits, les rues-escaliers, les impasses, on erre dans le port, on entre dans tous les bars, dans tous les cafés. On entre, on regarde, on resort comme si vraiment, vraiment on cherchait. Mais que pourrait-on chercher au fait? La tête est si blanche. C'est le corps seulement qui est cinglé, le corps qui accumule les

sensations, les fatigues, les odeurs, les saletés. Le corps qui veut se briser, se perdre... avec n'importe qui.

Et puis on se rend compte que ce n'est pas du tout cela. Ce qui attire irrésistiblement ailleurs c'est beaucoup plus difficile à dire. C'est indicible presque. Car comment, comment parler de la solitude et de l'ivresse du départ? Partir seule dans le petit matin brumeux sans dire au revoir à personne. Errer vers la fin de l'après-midi dans une église vide. Seule. Avec le chuchotement désordonné de ses pensées. Etre folle de joie parce qu'on a trouvé un petit café où l'éclairage n'est pas si pire, où la table n'est pas trop branlante, où il ne fait pas trop froid, et alors pouvoir écrire. Seule... écrire. Etre seule et vouloir le rester. S'allonger sur l'épais mur de granit qui fait le tour de la jetée. Se laisser prendre par le soleil. Regarder la marée basse, les bateaux échoués dans la vase. La beauté des reflets scintillants sur l'eau, le vent doux qui cause son frémissement. Et se dire: qui jamais pourra parler de cela, **tant de beauté**. Comment parler de **tant de beauté**? Grimper jusqu'au plus haut des rochers et se tenir droite debout malgré le vent violent. Avec la mer qui vient se fracasser sur la falaise en gerbes de feu mousse blanche savonneuse. Avec derrière la lande, le bruyère et la fougère, la prairie, les chevaux. Rester là une heure, peut-être deux, peut-être trois. Se demander quel sens aura tout le reste après. Se savoir observatrice fascinée, silencieuse statue, éternelle interrogée interrogeante. Se savoir femme brisée, fille dévastée. Aller loin le plus possible. Aller voir jusqu'au bout. Au bout du quai, au bout de la digue, de la plage. Descendre l'escalier jusqu'en bas. Constater. Comment parler de cette obsession à constater?

C'est presque ridicule. Comment parler de l'amour des gares par exemple. Selinunte en Sicile. Deux heures de l'après-midi l'été. Un soleil de plomb et personne. Juste un vieux monsieur assis. Visage basané, casquette, le regard sicilien. Il mange du pain et des tranches de salami. Il lui manque des dents, plusieurs. Trois bancs de bois dans la salle d'attente, trois bancs ornés d'inscriptions gravées au couteau. Des noms surtout. Rino, Gabriella, Pietro, Massimo, Ma-

ria, Rosario, Antonio. Sur le mur, une affiche visant à décourager les voleurs: Disco rosso per il ladro. In treno, viaggiano solo galantuomini. Et tout ça dans une tranquillité incroyable.

Un moment on se dit que c'est peut-être marcher finalement. Que c'est marcher surtout qui compte. Marcher dans Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Pompéi, Palerme, Selinunte, Agrigento, Nice, Canne, Marseille, Aix-en-Provence, Carcassonne, Quimper, Douarnenez, marcher dans l'île de Batz ou l'Ile de Bréhat, dans Paris, Vienne, Heidelberg, Amsterdam, Delf, La Haye, Bruxelles, Bruges, Anvers, Gant, Londres et puis New York aussi et Montréal, et marcher dans soi, dans ses pensées affolées, dans sa mer et son désert, marcher, marcher, oh! ne jamais s'arrêter.

On est surprise alors de se rendre compte que ce n'est pas la solitude le pire. Ca on le savait à l'avance, on l'avait toujours su.

Autre souvenir de gare en Italie. Milano. Seule et malade. Obligée d'attendre durant des heures le train, un train de nuit. Plus de lires, même pas assez pour acheter de l'eau. Etre sale et s'asseoir par terre dans le grand hall si beau et si sale. Parce qu'il fait trop sombre dans la salle d'attente des deuxièmes classes. Trop sombre pour lire et c'est bien le seul refuge que de se plonger dans Through the looking-glass. **Tenter d'échapper ainsi à tous les paumés qui emplissent de plus en plus la gare, la magnifique cathédrale. Des travestis, des fous, des prophètes, des voleurs. Des hommes des hommes des hommes. Il est trop tard, il fait trop noir, nous sommes beaucoup trop et pourtant le lieu est immense et si haut. Se protéger du gros controleur aussi, de l'affreux bonhomme qui tente de vous faire croire que votre train sera bondé, que vous ne pourrez pas partir ce soir et que vous devez aller dormir chez lui. Il vous donne même des bonbons pour calmer votre toux. Se défendre. Se défendre comme une grande fille car de toute façon il n'y a personne. Vous l'avez voulu**

et bien vous l'avez, vous l'êtes. Et la fièvre, la sueur, la brume dans la tête en plus. C'est fou ce qu'on est vulnérable quand on est malade. C'est fou comme on a l'air d'une folle parfois, comme on a l'air d'un petit chien piteux. Mais c'est ça qu'on a voulu et il faut payer maintenant, il faut payer.

(On est surprise que le pire ce soit la beauté. Assumer seule la beauté. Personne à qui parler des .....
.....
.....
.....)

Et puis, si on y pense bien, on se rend compte qu'en fait on reste fidèle au souvenir d'un après-midi de janvier. Il pleuvait. L'eau coulait tout autour et en dedans. Je prenais l'autobus et puis le train et puis l'avion. J'avais des bagages mais je laissais beaucoup aussi. Je te laissais en tout cas. Ou bien c'est toi qui s'en allais, qui me laissais sur le port, sur le quai. Tu t'en allais et moi j'essuyais la vitre mouillée d'eau. Je te voyais à peine, brouillé et déformé par l'eau de la pluie. Froide. Plus tard je marchais. Dans Paris. C'était dans Paris cette fois-là, en janvier, et il pleuvait.

Mais à Montréal aussi il y a des chambres d'hôtel au vingtième étage d'où l'on domine la ville. C'est beau la nuit, c'est un beau tableau pour s'asseoir devant, sur les genoux de son amant. Des taxis, des valises, des départs fracassants, des portes claquées, des larmes et des adieux. A Montréal aussi il y a ça. Pas la peine d'aller si loin. Pas la peine.

Même que si on y pense bien, on se demande si on ne parcours pas la terre entière pour fuir quelqu'un. Je sais bien moi qui je ne veux pas voir. Je fais comme des rêves, des sortes de cauchemards. Que je mets sans cesse infiniment de distance entre le monde et moi, entre toi et moi entre moi et toi. Comme si : **le fait que tu m'attrapes... tu me brises, tu me fais craquer les os**. Comme si : **je te touche... tu brûles, tu prends en feu.** Comme si nous nous courrions de par la terre en-

tière, toujours un peu décalés, toujours près mais pas assez, tu arrives toujours un peu trop tard à mon hôtel, j'arrive toujours un peu trop tôt dans des villes où je te cherche dans chaque café, chaque musée, chaque parc, ad nauseam. Nous faisons de l'exaspération un art, une esthétique. Nous nous laissons messages d'amour, reproches et excuses, lettres, fleurs et télégrammes chez des amis, poste restante ou graffitis sur les murs des maisons abandonnées. Mais moi, moi je sais bien que sur tous les trottoirs de toutes les villes de la terre j'ai toujours l'impression d'entendre le bruit de ton pas derrière moi. Et que tu arrives... et que tu arrives enfin.

Et fatalement, si on y pense encore plus fort, fatalement on en arrive à cette idée de **désarticulation généralisée**. Mais encore pire que celle qu'on avait imaginé auparavant. Je sais bien de quoi il s'agit car moi-même je n'arrive pas à me rassembler, à me sentir entière. Je ne me ressemble que très rarement et j'attends tout le temps. N'importe quoi. Je vais DE... A. Je passe de la vie à la mort, de l'espace au temps, de la fille à la folle à la femme. C'est par morceaux que je suis. Alors pourquoi m'être envoyée moi-même au bout du monde, exilée? Pour ça? Une désarticulation encore pire?

Fatalement donc, on est obligée de regarder la vérité en face. Et la vérité c'est qu'il y a au fond de moi une fille violente, éternelle insatisfaite, comme marquée d'une infinie colère, d'une inconsolable tristesse. La vérité c'est que je suis déchirée depuis si longtemps que je ne m'aime plus qu'en morceaux. La vérité c'est que je suis étrangère partout... même chez moi. Alors j'aime mieux l'être vraiment, tant qu'à l'être.

Aussi je vous le dis, je vous l'avoue — je n'aspire plus qu'à être ailleurs. A n'importe quel prix. Si vous me voyez, regardez-moi et comprenez — je ne pense qu'à cela. Partir, être ailleurs. Jusqu'à épuisement total. Jusqu'à complète désintégration. On l'aura compris: je ne suis pas triomphante... je ne suis pas.

* * *

L'autre.

Je pense souvent à une princesse mongole, aussi dure que le zag, aussi belle que le vent. C'est une fille des steppes, glaciale et tourmentée. Juste à la regarder on voit bien, on voit bien des choses, on voit loin.

Je dis qu'elle est belle même si c'est une affreuse sorcière, une barbare cruelle. Son père est un descendant des féroces Tartares, sa mère des Merkits si obstinés, et c'est pourquoi... elle est féroce et si obstinée. Elle sait comme les femmes là-bas tisser la laine et le poil, allumer des feux de bouse, conserver la moindre bribe de nourriture et fabriquer l'airag. Mais en secret, elle a appris bien autre chose.

Elle a appris à vivre avec son cheval, à chasser, à se déplacer sans arrêt, à dormir même penchée sur le cou de sa monture. Sans le dire à personne, elle a appris à se passer de nourriture pendant trois jours. Et alors, s'il le faut, elle ouvre une veine de son cheval, boit un peu de son sang. La veine refermée, elle poursuit sa route pendant trois jours encore.

Elle peut chasser à travers la toundra et parcourir 400 kilomètres par jour. Elle n'a pas peur des blizards d'hiver, ni du vent du nord qui souffle en rafale du grand lac gelé. Elle a appris à se vêtir de cuir et de fourrure, à enduire son visage et son corps de graisse pour supporter le froid terrible.

Elle fait souvent le même rêve: elle est un des célèbres messagers de Gengis Khan et elle sillonne le pays, montée sur les chevaux les plus rapides, transportant les ordres dans des tubes d'or scellés.

Elle a aussi appris la vieille ruse mongole qui consiste à paralyser de peur l'ennemi. Quiconque voudra l'attaquer, l'altérer sera changé en pierre, transformé en torche vivante. De son regard elle tue.

Elle aime son pays, une mongolie mythique, ancienne. Elle en aime le climat rude, torride en été et glacial en hiver. Le ciel d'un bleu délavé, le soleil pâle. La lumière du nord et les aurores boréales. Elle aime les forêts de conifères, la taïga, le lynx, le léopard des neiges, le tigre de Sibérie, l'antilope et le loup et surtout le cheval sauvage, le cheval de Przèvalski. Elle aime que son pays oppose à la pénétration humaine des obstacles redoutables, des paysages rocheux, des steppes arides, des terres incultes, des déserts terrifiants, des lacs saumâtres.

Elle aime son pays, mais maintenant elle doit s'en aller. C'est arrivé un jour, à la fin du jour, elle a regardé longuement l'horizon, la plaine jaunie par l'herbe morte, le voile de poussière soulevé par le vent. Le lendemain elle est partie.

Pendant des semaines elle marche dans les montagnes de l'Altaï et du Saïan. Elle traverse les volcans du Darigan et les lacs salés de Baïkal. Elle suit des jours durant la grise Volga. Elle chevauche ensuite dans le désert jaune du Gobi. Elle cherche quelqu'un. Elle est lente, elle est tranquille à arriver. C'est une descendante des nomades qui ont l'habitude de rester sur la piste d'un cheval pendant des jours s'il le faut. Elle n'est pas pressée quand elle traque son amour aussi. Elle ne se hâte pas.

Je la vois alors comme une fille bannie, rejetée des siens. Une paria au crâne rasé. Hagarde et défaite. Errante. Belle. Même que je la vois comme condamnée à quelque chose. Comme si elle avait été trop... oh! oui! j'en suis certaine maintenant... comme si elle avait été trop libre. On ne le lui aurait pas pardonné. Condamnée à l'errance parce que trop libre dans sa chair et son esprit. On aurait voulu le lui faire payer. Je la vois comme cela et combien je l'aime alors. Je l'aime.